

MADÈRE-SUR-VIGNE

À mon père et pour son vin.

Ô les Napées, belles et souriantes !
Sur les maigres flancs insulaires des coteaux pentus et escarpés,
Où dorment paisiblement en longueur les vents d'est
 Un terroir magnifique s'émeut,
Et dans lequel des pluies mesurées aiment à s'abandonner,
Là, une pourpre saison de grappes,
 Réclame vendanges.

Alors, en cette belle saison, lourdes de paresse divine,
Prenez et gouttez donc ces baies sucrées de Lyéus,
Des hottes et des dos vont et viennent dodelinant.
Ils accomplissent les rites de l'enfant éternel
Ô Euïos, frère du Christ et d'Hercule.

Puis s'ouvre le ressat, après les lumières de septembre,
Où sont présentes toutes les divinités rieuses et joyeuses,
Également celles qui inspirent aux poèmes du vin
Beauté, attrait et souvenir.
Derrière les sarments dépouillés,
Se tiennent des Satyres qui observent, embusqués.
Font-ils de nouveau l'antique escale, en route pour l'Inde ?
L'empire oriental de Bacchus est-il de nouveau à préserver ?
Là-haut, thyrses et tambourins.
Proche,
Un cortège sillonne le Ciel !
 Silène,
 Des Bacchantes en un ululement
Et Dionysos-Élélée,
Dive coupe,
Lierres,
Et pampres en couronnes.

Pareils à Prométhée, ils répandent sur Terre
Les hermétismes de la vinification.
O Madère de Funchal !
Je revois tes cuvaisons enthousiastes, avec leurs chapeaux de marc.
Et dans la recherche des équilibres énigmatiques,
Actifs, semblables aux divinités anciennes, sont les InVisibles,
Les levures qui relancent le moût, le glycérol qui alourdit,
Le soufre qui protège et coud une robe intense,
Le tanin qui, au mystère, donne une structure rationnelle,
Et tous s'harmonisent finalement en un sombre secret de lumière sucrée
Qui exhale une riche palette d'arômes.

O Madère de Funchal, île ardente.

Dans le souvenir de tes volcans endormis,
Tes fruits fermentent et ton nom redit le Bois.
Dans les fûts de madeira, comparables à ceux du Tronçais,
Que d'habiles tonneliers ont conçus,
Non loin de la vinée, la récolte de Lénéus,
Entre densité et brillance,
Repose enfin, apaisée en vin.

Mes yeux ont apprécié les robes sublimes,
Comme vont au soir sur la Place, dorées ou brunâtres, les Açoriennes. Combien de vents doux ont
levé à mon nez la multitude de bouquets
Qui enivrent ? Et mon palais qui a vécu les goûts délicats.
Mais par-delà les sens qui codifient la dégustation profane,
Tout vin n'est accompli que par le Mythe et dans le Souvenir.

Alors, je revois encore la table divine où se tiennent Ampélos, Staphylos, Dionysos, et Hercule, et
Céné, et mon père,
Avec leur coupe de cristal. Et tous boivent, non pas en mémoire,
Mais en souvenir du plus noble d'entre eux : le Christ.